

TRIBUNE

Drones militaires, euthanasie : la technologie automatise nos morts, « sans imputation morale possible »

Des drones tueurs à l'euthanasie en passant par Parcoursup, un même basculement est à l'oeuvre : celui de décisions vitales de plus en plus confiées à des logiques automatiques. Guillaume von der Weid, philosophe en santé, alerte sur ce que nous perdons quand la machine ne se contente plus d'exécuter, mais commence à trancher.

- Offrir l'article
- Ajouter à mes articles
- Commenter
- Partager
- Défense
- Cercle

Idées & Débats

ANALYSE
La pieuvre industrielle chinoise, une menace mortelle pour l'Europe

CHRONIQUE
L'urgence de relever le débat présidentiel

ÉDITO
Santé : un décrochage inquiétant

CHRONIQUE
La dette, une malédiction française ?

TRIBUNE
« Baccalauréat dévalué, formations qui ne mènent nulle part, enseignements à la carte... Nous avons berné les lycéens »



Scène de désolation à Sloviansk, Ukraine, après une frappe de drone russe, le 27 septembre 2026. La guerre moderne illustre les dérives de l'automatisation des décisions létales. (Photo Cameron Jones-manley/Zuma/SIPA)

Par **Guillaume von der Weid** (Professeur de philosophie, spécialiste des questions éthiques)
Publié le 13 oct. 2026 à 12:05

Quand je suis allé voir Terminator, j'ai éprouvé à douze ans le plaisir honteux de frissonner devant le spectacle de cet androïde implacable programmé pour tuer. Or le cauchemar vient de se réaliser, dans la **guerre russe contre l'Ukraine où les drones sont devenus autonomes**. Des machines décident désormais de tuer des humains.

Le problème moral de ces nouvelles armes est moins leur efficacité que leur impitoyabilité, et les liens qu'elles défont. Lien du choix, de la responsabilité, du sens. Qu'une machine décide de la mort d'une personne coupe le fil qui la reliait aux autres, y compris ennemis. Nous ne sommes pas seulement transformés en objets, mais en paramètres d'une logique qui nous annihile. Changement de nature plutôt que de degré, qui relève d'une évolution plus profonde, à la fois technologique et morale, celle d'une automatisation des liens.

Sans délibération spécifique

Prenons *une autre mort technologique, l'euthanasie*. Mort « technologique » dans ses causes médicales plutôt que sa réalisation concrète. Ce sont en effet les progrès de la médecine qui, allongeant la vie au-delà du vivable, nous ont obligés à choisir quand les débrancher. La mort, qui relevait de la fatalité, dépend à présent de nous. Or qu'il s'agisse de tuer pour le mal de l'ennemi ou pour le bien du patient, on retrouve le même problème, non de la mort fatale ou choisie, mais de son automatisation.

Tout le monde reconnaît en effet qu'il peut y avoir des morts justes, celles de soldats ou de patients. Ce qui choque est que leur mort soit infligée sans délibération spécifique. Ceux qui s'insurgent encore contre l'euthanasie s'opposent souvent moins au principe même de l'aide à mourir qu'à l'extension, perçue comme inévitable, de ses conditions d'accès, c'est-à-dire à son automatisation à toutes les personnes qui en éprouverait le désir (argument de la « pente glissante »).

De même, l'opposition aux armes autonomes est moins une contestation de la nécessité de la guerre que du fait qu'un robot décide de tuer, et cause une mort sans cause, du moins sans imputation morale possible. La mort n'est pas le problème, mais qu'elle soit décidée par une logique extérieure aux individus.

« Les voitures autonomes feront moins d'accidents, mais qui seront moins acceptables, parce que sans responsable clair. »

Suivant le même processus, les voitures autonomes feront moins d'accidents, mais qui seront moins acceptables, parce que sans responsable clair, en dépit des pénalités financières sanctionnant les différents acteurs de la chaîne : fabricants des voitures, concepteurs de l'IA embarquée, gérants de la flotte. La mort est toujours fatale pour l'individu, tout en ayant pour origine un choix technique qui lui échappe, dont il devient partant un « événement indésirable », pour reprendre l'euphémisme médical. L'écran définitif où notre vie se prolongeait par le reflet d'un sens suprême, s'est changé en boîte noire qui la réduit à n'être qu'un signe fossilisé.

Version moins tragique du même problème, les systèmes d'orientation scolaire type Affelnet ou *Parcoursup* entraînent une meilleure attribution des places par la fine prise en compte d'une multitude de critères, mais au prix d'une opacité du processus décisionnel. Les jeunes voient leur existence aiguillée, non par une décision ou un mérite personnels, non par une décision contestable ou un hasard malencontreux, mais par une intention inintelligible, c'est-à-dire dont le sens leur a été confisqué. Le monde est devenu plus adapté, mais moins acceptable.

Le besoin de donner sens à la mort

À la racine de cette automatisation, on trouve la logique d'une forme désincarnée d'intelligence, comprise comme pur calcul, dont l'IA représente la quintessence. L'incroyable confort de nos macrosystèmes, alimentés par ce calcul optimisateur, nous procurant *l'équivalent de « 250 esclaves énergétiques » par personne*, se paye ainsi d'un affaiblissement des liens, liens d'appartenance et d'entre-aide, liens de dignité, liens de responsabilité. Or ce sont précisément ces liens qui, en les rattachant à un monde plus grand que nous, peuvent nous délester du poids de la mort, de la guerre, de l'injustice.

Les robots tueurs matérialisent ainsi la peur d'un monde technique dont nous serions devenus des accessoires atomisés. Plus que leur puissance ou leur indifférence, que partagent depuis longtemps missiles, mines et bombes, c'est leur choix de notre mort qui nous épouvante. Car le besoin de donner sens à la mort, plus encore qu'à la vie, est le premier signe de notre humanité.

Guillaume von der Weid est philosophe en santé.

Guillaume von der Weid